« Un enfant a absolument besoin d'un papa et d'une maman. »

L'enfant a besoin, pour la construction de son identité psychique, sociale et relationnelle, d'avoir face à lui au cours de son enfance et de son adolescence, un père et une mère.

Réponse d'Élisabeth Guigou, garde des Sceaux à la question écrite n° 24 752 du 27 avril 2000 s'inquiétant du « risque de dérapage permettant aux couples homosexuels d'adopter un enfant »

Lors des débats depuis l'automne 2012 jusqu'au printemps 2013 portant sur l'ouverture du mariage* et de l'adoption* aux couples de même sexe, on pouvait lire parmi les slogans des manifestants qui s'opposaient au vote de la loi : « Un papa, une maman, on ne ment pas aux enfants », « Tous nés d'un homme et d'une femme », « 1 père + 1 mère, c'est élémentaire ». En 2017 et 2018, le même mouvement s'oppose à l'ouverture de la PMA à toutes les femmes, au motif qu'une telle réforme priverait les enfants de père. Ces slogans témoignent tous d'une confusion entre filiation* et reproduction, une vision naturaliste éloignée de la réalité du droit moderne et imprégnée de religion. Mobilisés par un argumentaire apocalyptique, les manifestants sont venus par centaines de milliers exprimer leurs convictions, sauver la société menacée d'extinction et la différence des sexes menacée d'effacement, protéger les enfants d'un mensonge épouvantable, empêcher qu'on puisse les priver d'un père ou d'une mère. Ce n'est pas la première fois que la droite et l'église catholique se rassemblent pour s'opposer à un projet de loi. Depuis le XIX^e siècle, un mouvement traditionnel résiste à

toutes les évolutions sociétales : le vote des femmes, le divorce par consentement mutuel, le travail des femmes, la contraception, l'IVG, etc. à chaque fois est brandie la menace d'un ébranlement de l'ordre social.

À une époque où le nombre de familles monoparentales ne cesse de croître, passant de 12,4 % en 1990 à 16,9 % en 1999, à 20,9 % en 2009 puis à 22 % en 2013 selon l'Insee alors que même le droit a entériné la monoparentalité en donnant dans la loi de 1966 la possibilité d'adoption à une personne seule, que peut signifier l'énoncé vigoureux d'une telle certitude ?

Que veut-on souligner lorsqu'on affirme la nécessité d'un papa et d'une maman ? L'enfant a-t-il besoin que ceux qui lui ont donné la vie soient aussi ceux qui prennent soin de lui ? Si telle était le sens de cette affirmation, ceux qui l'énoncent s'exprimeraient également contre le divorce, contre les familles recomposées, contre le don de gamètes dans l'assistance médicale à la procréation et contre l'adoption. Or, personne ne songe à retirer la garde des enfants aux parents qui se sont séparés et les élèvent seuls ou avec une autre personne. Personne, excepté l'Église catholique, ne s'oppose aux dons de sperme ou aux dons d'ovocytes pour pallier l'infertilité d'un couple. Ce n'est donc pas de la nécessité de vivre avec ses parents biologiques dont il est question. Il s'agit plutôt d'insister sur la nécessité d'une altérité sexuelle des parents au quotidien.

Un des grands arguments contre l'homoparentalité est l'absence de référent de l'autre sexe dans le foyer. L'altérité sexuelle doit-elle exister au sein de la cellule familiale ? Trois éléments liés à l'altérité sexuelle dans la construction psychique de l'enfant sont généralement évoqués : la représentation de la

scène primitive, l'identification sexuelle de l'enfant, et la différenciation, grâce à la triangulation.

Dans la théorie psychanalytique, la scène primitive fait partie des fantasmes originaires, scénarios inconscients communs à tous les humains, expériences essentielles organisatrices de la vie fantasmatique. La scène primitive ou originaire décrit un rapport sexuel entre les parents du sujet, que ce dernier apercevrait et interpréterait comme agression de la mère par le père. Le concept est souvent évoqué en même temps que le questionnement des enfants autour de l'origine des bébés. Certains psychanalystes, confondant filiation et engendrement, craignent que les familles homoparentales* transmettent à leurs enfants une représentation délirante des origines. Pour Pierre-Lévy Soussan, « même s'il sait que ses parents adoptifs ne sont pas ses parents biologiques, l'enfant doit pouvoir imaginer qu'il "aurait pu" en être issu, il doit pouvoir fantasmer une scène de naissance possible, encore faut-il qu'elle soit crédible » (interview, *Le Point*, 18 octobre 2012). Pour Christian Flavigny, le compagnon ou la compagne de vie homosexuelle joue certes un rôle éducatif, mais « qu'il soit convoqué comme un deuxième parent brouille la réflexion de l'enfant et place une figure factice sur celle manquante du père, dans un artifice de solution au défaut de père. Qu'une loi vienne conforter ce placage constituerait alors une falsification de son lien de filiation pour cet enfant » (« L'enfant bientôt privé de "père et mère" ? », *Le Monde*, 9 novembre 2012). Mais la question primordiale des enfants n'est pas tant « Comment fait-on les bébés ? » que « Pourquoi m'a-t-on fait ? » et « D'où je viens ? » ou encore « Où étais-je avant de naître ? », ce qui donne éventuellement plus tard un « Comment je m'inscris dans la grande famille des humains ? »

Comme tous les enfants, ceux des familles homoparentales se posent des questions. Et comme tous les enfants, ils seront dérangés à l'idée d'imaginer leurs parents en train de faire l'amour. Selon la psychanalyste Sylvie Faure-Pragier, derrière la demande classique « D'où viennent les enfants ? », la vraie question demeure celle du désir : « De quel amour, de quelle aspiration, pour combler quel manque m'a-t-on fait naître ? » (« Rester psychanalyste devant l'homoparentalité », *Revue belge de psychanalyse*, 2010). La « scène primitive », si elle est sans doute centrale dans la théorie psychanalytique ne peut pas se réduire à une indiscretion infantile par le trou de la serrure. C'est l'un des fantasmes originaires qui organise la vie psychique de tout sujet en apportant une « solution » à ce qui, pour l'enfant, se présente comme une énigme majeure : « D'où est-ce que je viens ? »

Que ses parents soient homosexuels, seuls, adoptifs, etc., n'implique pas que ces processus psychiques ne pourront pas se mettre en place. Simplement, l'enfant élabore des solutions différentes qui font sens pour lui. Ce qui constitue la scène primitive n'est peut-être pas tant le rapport sexuel perçu ou fantasmé entre ses parents que leur rapport tout court, leur relation, leur histoire individuelle ou de couple à l'origine du désir qu'il vienne au monde. Il s'agit avec l'Œdipe et la scène primitive, du nécessaire conflit du désir et de l'interdit, incarné par le jeu, la relation et la différence entre deux figures parentales.

Concernant l'identification, le processus qui amène l'enfant à s'identifier au genre que la société lui attribue n'implique pas seulement le parent auprès de qui il vit. Le monde sexué autour de l'enfant, au sein duquel les parents prennent toute leur place permet au jeune de trouver son rôle et son image et ce quelle que soit la composition de la famille dans laquelle il

vit au quotidien. L'enfant n'a pas seulement besoin de la différence homme/femme mais aussi d'être confronté à des rôles parentaux distincts. Or, il ne faut pas confondre ces rôles parentaux avec le sexe des parents. Par exemple, le rôle de tiers séparateur qui évite à l'enfant d'être tout pour sa mère, peut être joué par toute personne vers laquelle le désir de la mère se tourne. Il n'est donc pas nécessairement dévolu au père ni même à une personne de sexe masculin. Pour que le garçon ne se vive pas comme l'objet comblant de sa maman, il faut que le désir de celle-ci soit dirigé vers une autre personne. C'est bien la réalité des couples de même sexe.

Ce qui se révèle donc déterminant est l'existence d'une triangulation dans laquelle la conjugalité des adultes permet à l'enfant d'échapper à une relation fusionnelle nécessaire mais aliénante si elle se prolonge au-delà des premiers temps. Par ailleurs, la bisexualité psychique, à l'œuvre chez les homosexuels comme chez les hétérosexuels, permet aux enfants de trouver de quoi s'identifier à la partie masculine ou féminine de leurs parents, quels que soient leur sexe et leur orientation sexuelle.

La conviction qu'« il faut un papa et une maman » signifie peut-être l'importance accordée à l'appartenance à une commune humanité dont nul nouveau membre n'échappe à une origine sexuée. L'idée qu'un enfant puisse avoir deux papas ou deux mamans apparaît choquante aux yeux de certains, du fait d'une confusion entre géniteurs et parents. Ceux qui sont le plus ébranlés imaginent que les couples homosexuels feraient croire à leurs enfants qu'ils sont à la fois leurs parents et leurs géniteurs. Ce n'est évidemment jamais le cas. Le problème vient des représentations sociales qui définissent la parenté* à partir de la procréation et des liens de sang. D'ailleurs, lorsque

les parents ne sont pas ceux qui ont procréé, le droit en France organise des fictions pour qu'ils puissent passer pour tels. L'adoption plénière* est ainsi organisée de manière à ce que les parents adoptifs remplacent les parents de naissance. La filiation adoptive se substitue à la filiation de naissance et cette dernière disparaît de l'acte de naissance. L'assistance médicale à la procréation avec tiers donneur* est également organisée de manière à ce que les parents puissent passer pour avoir conçu leur enfant. Avant de procéder au traitement, le père infertile doit s'engager devant un magistrat à ne pas contester sa paternité biologique. Lorsque les parents ne peuvent procréer, le droit préfère donc la construction de fictions juridiques pour que ces parents puissent passer pour des géniteurs. Dans cette acception où les parents ne peuvent être qu'un couple dont l'union sexuelle est potentiellement procréatrice, il est impensable de considérer que deux personnes de même sexe puissent être des parents.

Beaucoup de premières réactions scandalisées à l'évocation de l'homoparentalité se ramènent à la crainte que les enfants soient embrouillés par des mensonges au sujet de leur naissance. Les slogans comme « un papa, une maman, on ne ment pas aux enfants » en témoignent. Or, s'il y a des familles qui ne mentent pas (et comment le pourraient-elles d'ailleurs ?) à propos de la conception de leurs enfants, ce sont les familles homoparentales. Comment se fait-il qu'on accuse de mensonges ceux-là même qui ne sont jamais tentés d'en faire à propos de la conception de leurs enfants ? Dans les années 1950, on encourageait les parents adoptifs à cacher l'adoption. Dans les années 1980 et jusqu'à il y a peu, on suggérait aux parents ayant eu recours à un don de gamètes de ne pas le révéler à leurs enfants. Tout est d'ailleurs organisé pour donner la possibilité aux

pères stériles de passer pour des géniteurs puisque les médecins des CECOS (Centre d'étude et de conservation des œufs et du sperme) appariant le phénotype du donneur avec celui du demandeur. Ainsi, même une transfusion sanguine, lors d'une intervention chirurgicale, ne viendra pas révéler à l'enfant qu'il n'est pas issu biologiquement de son père. Bref, les parents hétérosexuels qui ont souffert d'un problème de fertilité passent pour les géniteurs de leurs enfants, quitte à construire un de ces secrets de famille dont les psys ont souligné la dangerosité. Cette obsession de vouloir à tout prix passer pour des géniteurs et dissimuler le recours à des tiers pour devenir parents, les homosexuels n'en sont pas atteints. Les mères lesbiennes qui ont eu recours à une insémination* en parlent avec leurs enfants. L'anonymat du donneur leur est imposé et un certain nombre d'entre elles vont jusqu'aux Pays-Bas ou s'adressent à certaines cliniques belges où le don est semi-anonyme afin de permettre à leurs enfants d'accéder, s'ils le souhaitent, à la connaissance de leurs origines. Les pères gays qui ont eu recours à une mère porteuse* en parlent avec leurs enfants et sont nombreux à rester en contact avec elle, et à lui donner une place privilégiée. Certaines gestatrices préfèrent d'ailleurs porter un enfant pour un couple d'hommes car elles ne seront pas remplacées par une mère intentionnelle. L'essentiel est que les enfants se sentent libres de poser la question de leurs origines.

Selon la psychanalyste Geneviève Delaisi de Parseval, pour qu'un enfant puisse construire son identité sexuée et bien se développer dans une famille, il faut qu'il sache qui a contribué à sa mise au monde (*in* Martine Gross, Mathieu Peyceré (dir.), *Fonder une famille homoparentale*, 2005). Il a besoin d'avoir deux parents qui peuvent être le père et la mère mais aussi

deux pères ou deux mères, deux parents qui ont une vie d'adultes entre eux. Le moi de l'enfant se forme dans le creuset de la vie psychique, relationnelle et sexuelle des adultes qui sont responsables de lui et l'élèvent.

Les familles homoparentales font la différence entre procréation et filiation. Elles élèvent des enfants qui comme tous les enfants sont nés d'un homme et d'une femme. L'homoparentalité peut permettre une appréhension globale des mutations familiales contemporaines en distinguant le sang, le nom, le quotidien (titre d'un livre de l'anthropologue Florence Weber, 2005), en mettant fin à la confusion entre filiation et engendrement, en acceptant de considérer qu'il existe des géniteurs, qu'il existe des parents et que parfois les uns ne sont pas les autres. Dans les familles homoparentales comme dans les familles hétéroparentales qui ont eu recours à la procréation médicalement assistée avec tiers donneur, ceux qui ne sont pas reliés biologiquement à leurs enfants mais qui se sont engagés dans un projet parental ne sont pas moins de vrais parents que ceux qui ont transmis leur patrimoine génétique. On peut être parent sans être géniteur. On peut être géniteur sans être parent.

Parents homo, enfants homo ?

On attribue généralement aux parents la plupart des caractéristiques de l'identité des enfants qu'ils élèvent : elles seraient héritées génétiquement, donc innées ou forgées par l'éducation, donc acquises. Or, les scientifiques s'accordent à dire que l'homosexualité n'est liée ni à l'hérédité ni à l'éducation (Stéphane Clerget, *Comment devient-on homo ou hétéro ?*, 2006).

Sur la question de l'identité sexuelle des enfants élevés par des parents homosexuels, les résultats de toutes les études

sont unanimes : le taux d'homosexualité, de 5 à 9 %, chez ces enfants n'est pas supérieur à celui de la population générale qui se situe selon les rapports Kinsey entre 4 et 10 % (voir par exemple Bailey *et al.*, « Sexual Orientation of Adult Sons of Gay Fathers », *Developmental Psychology*, 1995 et Tasker et Golombok, « Grandir dans une famille lesbienne. Quels effets sur le développement de l'enfant ? », 2002). Tout juste sont-ils plus ouverts que les autres à l'éventualité de l'homosexualité. Les conclusions de cette dernière étude indiquent que les adultes élevés par une mère lesbienne ne se définissent pas comme homosexuels, mais n'excluent pas d'expérimenter une relation homosexuelle si l'occasion s'en présentait. Ils sont plus ouverts à cette possibilité que ne le sont la plupart des personnes élevées par des parents hétérosexuels. Selon l'étude longitudinale de Nanette Gartrell et Henny Bos (« Adolescents of the US National Longitudinal Lesbian Family study: sexual orientation, sexual behavior, and sexual risk exposure », *Archives of Sexual Behavior*, 2011), les filles de mères lesbiennes sont plus susceptibles de vivre une expérience avec une personne du même sexe et de se définir comme bisexuelles.

La crainte d'être rejeté par sa famille (hétéroparentale il va sans dire) est une cause de suicide chez les jeunes homosexuels, notent Éric Verdier et Jean-Marie Firdion dans l'étude publiée en 2004 *Homosexualités et suicide*. C'est que, notent-ils, « le fait de se sentir peu valorisé par ses parents double la probabilité de penser au suicide ». Un adolescent élevé dans une famille homoparentale* et qui se découvrirait une préférence homosexuelle éprouvera moins la peur de décevoir ses parents et d'en être rejeté.

Puisque l'homosexualité est stigmatisée dans notre société, il est compréhensible que le coming-out d'un jeune à ses parents hétérosexuels les inquiète, les déstabilise, ou pire. Compte tenu des difficultés sociales, les parents gays et lesbiens ne souhaitent consciemment pas davantage que les parents hétéros que leurs enfants soient homos, mais ils sont certainement moins angoissés qu'ils le soient. Paradoxalement, un certain nombre de parents homosexuels souhaitent vraiment que leurs enfants ne deviennent sur-

tout pas gays ou lesbiennes (Johnson et O'Connor, *For lesbian parents*, 2001 ; Stéphanie Kaim, *Nous, enfants d'homos*, 2006). Ils souhaitent éviter à leurs enfants l'homophobie* dont ils ont pu être victimes ou craignent d'apporter de l'eau au moulin des détracteurs de l'homoparentalité.

Dans son étude sur la transmission du genre dans les foyers lesbiens (2012), Camille Frémont, sociologue, montre que les mères lesbiennes sont finalement plus soucieuses de l'intégration de leurs enfants que de leur transmettre une transgression des normes de genre. La transgression de l'hétérosexualité ne mène pas à la subversion du genre dans les familles lesboparentales. Les petites filles n'y sont pas privées de poupées, ni de robes.

Mais comme l'explique avec humour Myriam Blanc dans son récit *Et elles eurent beaucoup d'enfants...* (2005) : « On s'en fiche que nos enfants soient homos ou hétéros ! Du moment qu'ils sont heureux (...). Je suis goudou par choix. Pourquoi devrais-je souhaiter d'autres amours à mes enfants ? (...) Pourtant c'est juré, même si nos filles nous ramènent un mec à la maison, on n'en fera pas une maladie ! Nos enfants sont différents, forcément, pourquoi prétendre qu'ils ne le sont pas ? (...) Si nous nous estimions un peu plus, nous les homos, peut-être deviendrions-nous plus estimables ? »

De fait, si l'homosexualité n'est plus une maladie mentale, si elle est une simple manière de vivre sa sexualité, il est vain de continuer à exhiber les résultats des études indiquant que l'homosexualité ne se transmet pas. Les exhiber, c'est encore être d'accord avec l'idée que l'homosexualité serait un drame et qu'il faut rassurer ceux que cela inquiéterait. Donc disons-le, une dernière fois, les enfants élevés par des homosexuels ne deviennent pas plus souvent homos que les autres, mais quand bien même ils le deviendraient, quelle importance cela aurait-il dans une société suffisamment ouverte pour les accueillir, leur permettre de se marier s'ils le souhaitent, et de devenir parents à leur tour ?